

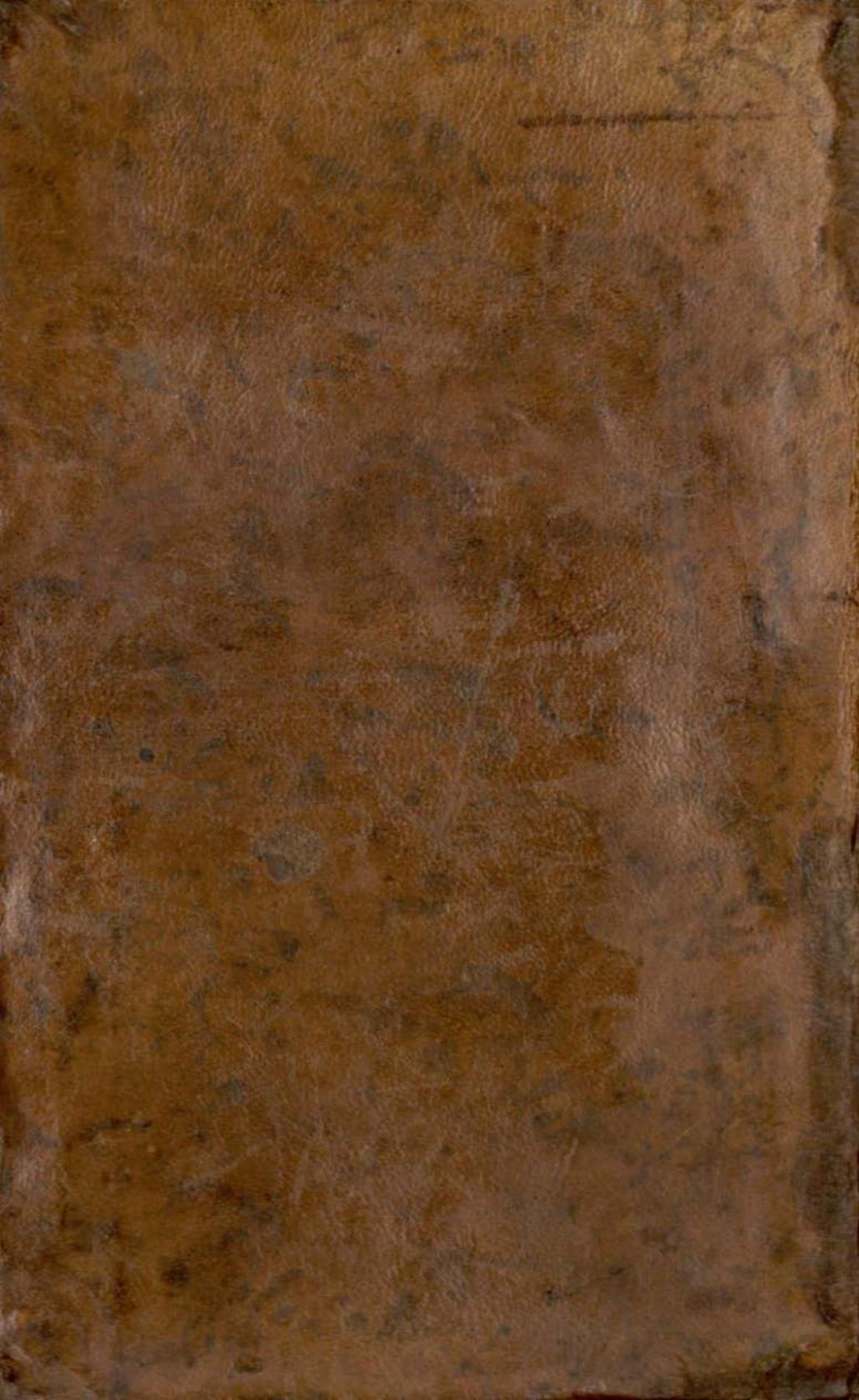


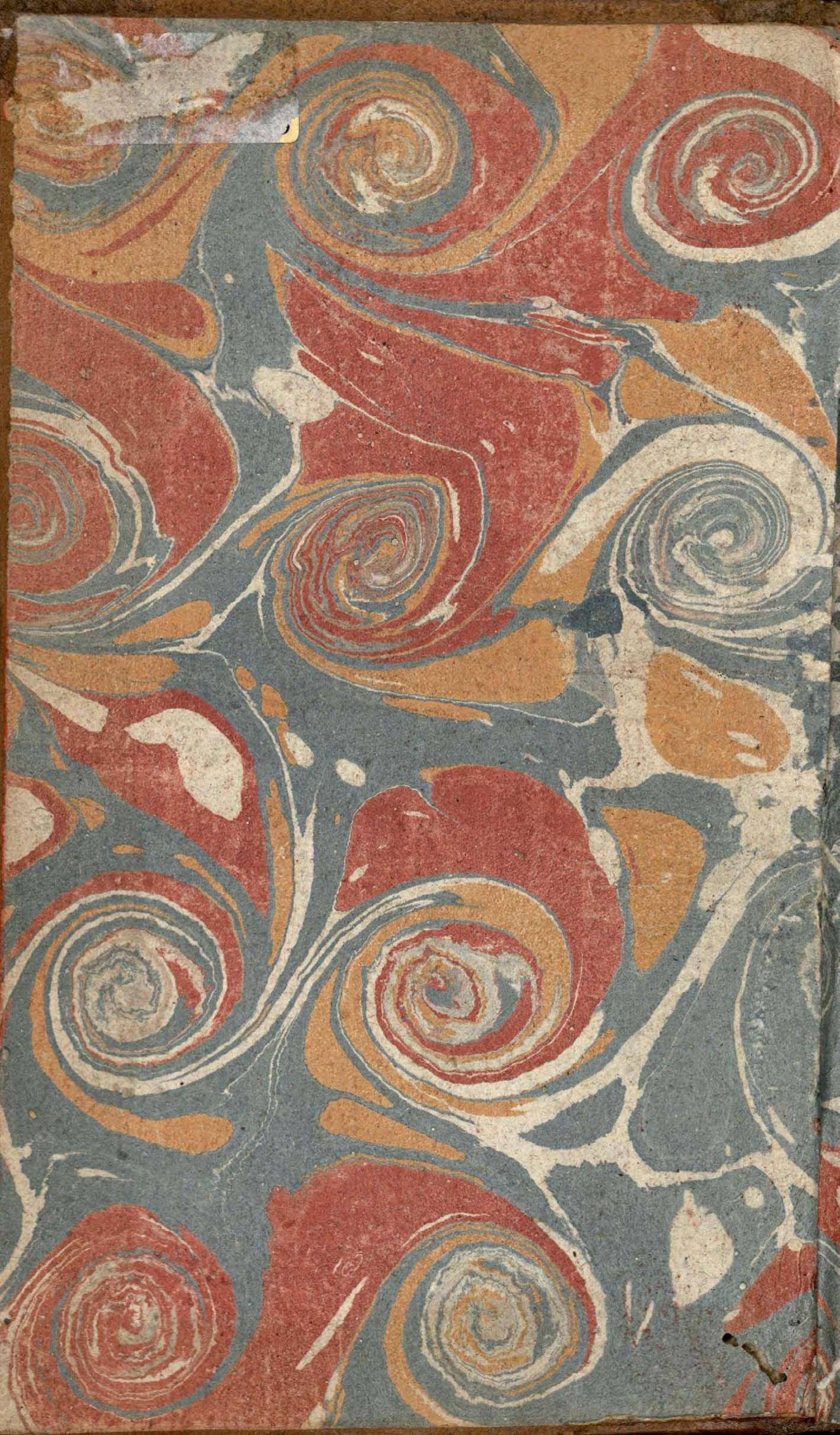
VOYAGI
EN
ESPAGN

FONDO ANTIGUO

A-472

Bib. Regional







10980/1

2 V. en un vol.

par Fleuriot de Langlois

La 1^{re} Edition fut interdite
en France d'abord puis en
Espagne



Pa.
9

R.
91717

A-472

VOYAGE
EN ESPAGNE.

VOYAGE

EN ESPAGNE.

VOYAGE

EN ESPAGNE.

Par M. le Marquis DE LANGLE.

TOME PREMIER.



A NEUCHÂTEL,

De l'Impr. de FAUCHE fils aîné & Comp.

1 7 8 5.

ROYAUME

EN ESPAGNE.

Par M. le Marquis de Langle.

TOME PREMIER.



A NEUCHÂTEL,

chez M. le Citoyen de Favone fils aîné & Comp.

1782.



A V T S

DES ÉDITEURS.

CHERCHEZ - VOUS un voyage bien exact, bien savant, bien philosophique & politique ? Faut - il, pour vous satisfaire, avoir mesuré la façade de l'Escorial, en avoir dénombré les tableaux ? Ne lisez pas ce voyage ; le voyageur ne vous dira pas un mot de ce qui vous intéresse.

Ce n'est pas un voyage en Es-

pagne que vous lisez, c'est bien le sien, comme son titre l'annonce; il est à lui, tout à lui; vous l'y trouverez plus que l'Espagne.

Mais si le voyage sentimental de Sterne vous a plu, lisez ce voyageur-ci, il vous fera grand plaisir.

Vous y trouverez de la gaieté, de la vivacité & de l'ame. L'auteur s'est peint, c'est lui. Il a une physionomie qui lui est propre, & c'est un rare mérite aujourd'hui de ne pas être un perroquet de morale & de sentiment.

DES ÉDITEURS. iiij

La première édition de ce charmant ouvrage a été si mal exécutée, que nous croyons faire plaisir au public, en lui en offrant une nouvelle.

On trouvera dans notre édition, seule avouée de M. le Marquis DE LANGLE, un second volume tout neuf, & les articles du premier absolument refondus.

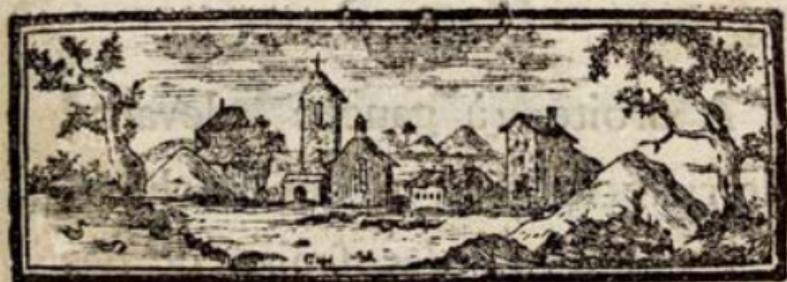
On reprochera plusieurs incorrections à l'auteur; mais qu'est-ce qu'on ne pardonne pas à un jeune homme, & sur-tout à un homme

iv AVIS DES EDIT.

*du grand monde , qui paroît cau-
ser avec ses amis , & qui semble
n'écrire que pour sa société ?*



MON



M O N
V O Y A G E
E N E S P A G N E .



*ENTRÉE EN ESPAGNE PAR
SALIENTES.*

UN tas de pierres sert de li-
mites.

A peine a-t-on perdu la France
de vue, qu'on s'enfonce dans les
Pyénées.

Tome I.

A

A droite , à gauche , devant ,
derriere soi ; on a des rochers ,
des cavernes , des sapins & des
échos.

Pendant quinze mortelles heu-
res , on ne voit personne , on n'en-
tend rien , on croit être seul au
monde.

On arrive à *Salientes* : *Salien-*
tes n'est rien. On traverse le len-
demain la plaine de *Biescas* : on
dort fort mal à *Loupouiou* : on
dîne par cœur à *Cusabos* : on
passe sur le pont de *Fanlo* , conf-
ruit par le Diable , & le troisie-
me jour enfin , si l'on a de bons
yeux , on découvre de très-loin
les tours de Saragoſſe.

SARAGOSSÉ.

AU grand nombre d'équipages ; à la multitude de valets , à la quantité de mendiants qu'on voit ici , il semble que la moitié de la ville a tout & que l'autre moitié n'a rien.

Saragoſſe , dit-on , eſt une ville commerçante , il n'y paroît pas. Tous les bras ſont croiſés , les magafins ſont vuides , il n'y a pas un ſeul canot ſur l'Ebre.

En vain les Hollandois ont offert de rendre , à leurs frais , l'Ebre navigable , en vain les Eſpagnols pouvoient voir , pouvoient

Entendre les travailleurs , qui sous leurs yeux , aplannoient les collines , perçoient les rocs , coupoient les montagnes , ils n'ont rien vu , rien entendu , rien écouté.

On voit ici quelques belles maisons , mais la plupart sont si petites , si mal bâties , qu'elles semblent faites , plutôt pour enfermer des bêtes , que pour loger des hommes.

Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles , il n'y a plus de comédie. On a tenté plusieurs fois de construire un nouveau théâtre , aussi-tôt le ciel s'est couvert , Notre-Dame de Pilar

a jeté des cris , les corps saints font fortis de leur tombe , alors à coups de pierres , le peuple conf-terné , les prêtres , les moines & les dévots furieux , ont dispersé les maçons.

La cathédrale est un édifice très-vaste , très-somptueux & très-bizarre.

Le palais de l'inquisition est au milieu de la ville ; ses murs jaunes-bruns , épais , & flanqués de tours , paroissent avoir cent pieds : c'est là qu'on enferme les devins , les loup-garoux & les forciers.

L'archevêque de Saragosse est le chef suprême de cet antre : quarante à cinquante Jacobins en

font les géoliers ; des ponts-levis ; des freres lays & des dogues empêchent d'en approcher.

La ville se ferme à l'entrée de la nuit ; pour douze sols on ouvre les portes.

A juger du premier apperçu des gentilshommes Arragonois ; ils sont ferveables, questionneurs, friands d'ail, friands de piment, versés dans le blason, glorieux d'avoir des armoiries & pressés de les montrer.

Le piment est un fruit long comme le doigt, & qui a le goût de poivre : pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour la bouche brûlante & l'haleine en feu.

Hors la rue de *Coffo*, toutes les rues sont si obscures, si étroites, si fangeuses, qu'à midi on n'y voit goutte & qu'on ne fait où poser le pied.

Il y a deux fabriques ici, une d'eau-de-vie, une de chapeaux. Ces chapeaux sont excellens; j'en achetai un il y a six mois, je le porte souvent, je n'en ai pas soin, il est encore tout neuf.

Le catalogue des livres permis est si mince, les peines sont si graves, ces messieurs de l'inquisition sont si alertes, qu'on ne trouve chez les libraires, que des almanachs, des heures, l'histoire du cardinal *Albornos* & la vie origi-

nale de quelques saints du canton.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à Notre-Dame de Pilar : sa chapelle lambriffée de bras, de jambes, de béquilles & de cierges, ne désemplit jamais d'aveugles, de sourds, de muets, d'imbécilles, qui baissent la terre, font des signes de croix, prient, pleurent, esperent & attendent.

Tous les ans, au mois d'Octobre, les Espagnols viennent faire leur cour à cette Madone. Les messes, les bénédictions, les processions ne finissent pas. Ces processions sont très-bizarres; on y voit des femmes en habit de

masque, des hommes à cheval, des enfans nus, & c'est Dieu qui ferme la marche.

Cette vierge possède un mobilier immense. Ses hardes, son écrain, ses bijoux, sont évalués à plusieurs millions.

On feroit très-bien de rétablir les ponts, ils menacent ruine; on tremble en passant dessus, les cloux se défont, les planches s'ébranlent, à chaque pas il semble qu'on va tomber.

Tout près de la ville, soixante Bernardins ou Prémontrés vendent en détail du vin muscat. Jardins, cellules, tout le couvent est rempli de tables, tout est garni de

buveurs , de qui le bruit, les chansons & les cris changent ce saint lieu en corps de garde.

On meurt d'amour à Saragosse. Dimanche un conseiller demanda une jeune personne en mariage , sur le refus des parens , ce malheureux revint chez lui, tomba malade & mourut le soir.

Les Dames passent pour être galantes , si elles le sont effectivement , je n'en fais rien , mais le moyen de leur plaire & de s'en faire aimer , est ici , je crois , ainsi que par-tout , un art , un talent , comme de monter à cheval ou de jouer de la flûte.



ROUTE DE SARAGOSSE A
MADRID.

IL y a soixante lieues de Saragosse à Madrid ; j'y vais en calèche : ces voitures sont très-bien suspendues. Quand j'arrive le soir , je ne suis pas plus las , que si j'étois resté tout le jour assis sur une chaise.

On passe par *Daroca* , *Lœches* , *Fraga* , *Mejorada* , *Calatayud* , *Albarazin* & *Guadalaxara*.

Des oiseaux de toute espee tiennent compagnie pendant la route.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres , ni vignobles , ni épis ; en revanche on foule aux pieds le thim , la marjolaine , la melisse , le

- serpolet , & autres herbes odorantes , qui semblent regretter d'embaumer ces deserts.

Les bourgs , les villages sont très-rares & par-tout des mains oisives , des visages maigres , plombés , couleur de paille , par-tout de mauvaises cabanes , où hommes , femmes , enfans , filles , garçons , chevaux , moutons & mulets sont entassés pêle-mêle.

On rencontre à chaque pas une foule de pauvres , qui suivent , précèdent les voitures , & qui demandent l'aumône à grands cris. Je pensai avant hier écraser un enfant. Ces pauvres sont hideux , ils n'ont rien , presque rien de la figure hu-

maine, s'ils ne parloient pas, s'ils ne mendoient pas, on les prendroit pour des bêtes.

Publius, Cornelius & le chaste Scipion passerent à Calatayud, en revenant de massacrer les braves habitans de Numance. Dans cette ville fort ancienne, mal peuplée, & ceinte de murs vieux, épais & noirs, il se fait un grand commerce de laines. En entrant, on voit sur la porte une tête de Scipion, assez bien conservée, le nez seul est tombé.

Fraga n'est rien. L'année prochaine, au mois de Mai, il y aura six cents ans que les Espagnols y furent battus par les Maures. Une

femme, (j'ai oublié son nom) fut cause de la victoire.

Des girandoles d'une grandeur énorme, coupent, allongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, de l'embonpoint & l'air content.

C'est le duc de Ripierda qui établit cette fabrique. Les draps ont moins de corps que les draps de Hollande, mais le teint en est bon.

On se leve fort tard à *Læches*. Huit heures sonnoient quand j'en partis; aucune boutique ouverte: aucun bruit qui annonçât, qu'on alloit se mettre à l'ouvrage.

Læches autrefois étoit considérable ; elle étoit colonie romaine dans le tems qu'Amilcar, amenant du secours à son frere, la prit, la pilla & la brûla.

L'hôteffe de l'auberge a des jambes prodigieuses : je parie quand on voudra & tout ce qu'on voudra, mettre ses bas par-dessus mes bottes.

Les campagnes de *Læches* sont charmantes, le verd des arbres & celui des plaines est plus riant, mieux verd qu'ailleurs. L'herbe des prés est malheureusement fort courte, & les bestiaux sont sûrement mauvaise chere.

A droite en entrant aux corde-

liers, on voit un tableau où sainte Thérèse est évanouie dans les transports de la jouissance céleste.

La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle sainte flottent en désordre, & ses yeux à fleur de tête, étincellans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, semblent chercher dans le ciel son Dieu, son Epoux, son Amant.

Louis de *la Cerda* est né à *Læches*; il étoit poëte & jésuite: ses vers sont au-dessous du médiocre: il y a d'excellentes choses dans ses *Réflexions sur la poésie*. La règle qu'il donne pour distinguer les vers de la prose est ingénieuse, mais fausse. Louis de *la Cerda* est

est encore l'auteur de l'*Origine du monde*. Ce livre est plein d'idées bizarres, mais sublimes.

A Mejorada on épluche mal le safran. César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses du safran de Mejorada, ne me boudez point ; ce que je vous dis, c'est pour votre bien ; en épluchant votre safran, séparez mieux les feuilles des fleches, ne mêlez pas le pistil avec la fleur, vous aurez plus de peine, mais votre safran en vaudra mieux, vous en aurez davantage & vous le vendrez plus cher (1).

(1) Le safran du Gatinois & d'An

Les Romains, les Goths & les Maures s'amuserent tour-à-tour à prendre, à brûler *Daroca*. Dans les masures qui restent, on ne trouve pas un verre d'eau.

L'évêque de *Siguenza* a deux cent mille livres de rentes. Un régiment de dragons pourroit loger dans son palais.

La plus belle des femmes, la belle *Léonore de Gusman*, qu'Alphonse le Vengeur aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée dans la cathédrale de *Siguenza*. Cette belle femme est à genoux sur son tom-

gleterre passe pour le meilleur du monde, je préféreraï pourtant le safran de *Mejorada*, quand il sera mieux épluché.

beau ; on ne se lasse pas de la regarder ; elle mourut en couche ; elle tient son fils dans ses bras.

Hier à quatre heures, les étudiants d'Alcala lancerent un ballon, c'est Don Bernard qui le lança. Si quelque jour on peut aller, en char volant, voir comment, où, avec quoi se forment la grêle, les vents, la foudre & les tempêtes, Don Bernard fera le premier qui arrivera sur les lieux & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

La ville d'Alcala exempte d'impôts, est très-peuplée. Une petite chambre coûte six piaftres par mois. La piaftre vaut cent sols,

Alvarez de Gomez ; si connu
 par son poëme ridicule sur *le sel* ;
 étoit d'Alcala ; à gauche sur la
 place , & tout près de la fontaine
 on voit sa maison natale , où son
 petit-fils vend du fromage.



*ENVIRONS, ENTRÉE DE
MADRID.*

MADRID est bâtie sur du sable. A moins qu'il ne pleuve, on est, en arrivant ici, étouffé de poussière : on ne peut pas distinguer ses chevaux.

Des perroquets & des singes à presque toutes les fenêtres, une rue très-longue, très-spacieuse, le bruit des cloches, une infinité de tours, de fleches, des maisons à six, sept, huit étages, une porte superbe (la porte d'Alcala), de très-beaux balcons, &c. rendent l'entrée de Madrid vraiment imposante.



LE BUEN-RETIRO.

DEPUIS que les rois d'Espagne ont abandonné le *Buen-retiro*, les bâtimens tombent, les fontaines sont taries, les jets - d'eau sont comblés, rien ne croît dans les jardins : les grottes, les groupes & les bosquets, tout est détruit : une statue seule reste entière, c'est Philippe II. Ce Philippe est admirable, il épouvante ; c'est le front, le sourcil, l'œil, le regard d'un tyran ; c'est lui, je le vois, il médite quelque crime, il cache quelque ressentiment, il couve quelque complot, il va ouvrir la

bouche pour ordonner un meurtre & pour dicter au duc d'Albe (1) une sentence de mort.

A la place des impostures gravées sur le piédestal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en est tems encore : *Philippe II s'est*

(1) Le duc d'Albe, ami intime, ministre confident, l'exécuteur des meurtres & souvent le conseiller des crimes de Philippe II.

C'est ce duc d'Albe qui, dans une lettre au roi de Portugal, peignoit si bien son caractère féroce. *J'ai toujours demandé à Dieu, écrivoit-il, qu'il me fît la grace d'exterminer beaucoup de Sarrazins ; je brûle d'envie de me baigner dans leur sang. Très-volontiers je vous suivrai en Afrique.*

nourri de sang ; ce méchant homme a rempli la Calabre, le Piémont, les Pays-Bas, la Hollande, la France & l'Espagne de malheurs, de gibets, d'espions : il a fait mourir sa femme, son fils, ESCOVEDO, PERÈS, HORN, EG-MONT ; il a régné quarante-quatre ans, il est mort en 1598.

On voit dans une chapelle une Vierge si fraîche & si jolie, qu'elle paroît être la fille de son fils.

Le concierge a un enfant d'une forme extraordinaire, d'une figure bizarre, il est plus gros que moi, il paroît plus vieux, il a huit ans.



 LA GRANGE.

TANT mieux si la Grange, (autrement appelée St. Idelphonse) appartenoit encore à des bergers, Philippe IV, surnommé le dévot (1), n'eût pas laissé cinquante millions de dettes, employés en grande partie à bâtir la Grange, à l'orner de berceaux, de bos-

(1) Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dît cent mille messes pour le repos de son ame, voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son pere, pour sa mere & qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

quets, de nymphes & autres étalages, auxquels ce prince vain, injuste & sans ordre, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Le parc de la Grange a coûté seul dix millions. Il occupe deux cens arpens : tous les environs sont déserts, presque incultes : les bêtes fauves viennent manger le peu de blé qu'on y sème.

On peut acheter à Saint-Idelfonse d'excellens couteaux & d'excellens rasoirs : on y fabrique de superbes glaces.

Cette manufacture a été établie par un Irlandois, inventeur d'une machine qui polit quarante-huit

glaces à la fois. Cet Irlandois ;
 pendant deux ans , est demeuré
 en prison : traitement facile à con-
 cevoir dans un pays où l'on croit
 aux forciers , où Comus eût été
 brûlé & où Jonas pouriroit au
 cachot.



 A R A N J U E Z.

U NE position charmante, un site admirable, de très-bons abricots font tout le mérite d'*Aranjuez* : on y trouve une statue de Venus. Cette statue trompe. L'attitude, l'air de vie, les chairs & la beauté font illusion ; il semble que ce morceau de marbre sente, palpite, voye & respire & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le *Tage* & la *Xarama* battent les murs d'*Aranjuez*. Quand il fait chaud, quand le roi n'y est pas, les jeunes filles d'alentour se

baignent dans le *Tage* : on les voit, on leur parle, on peut les toucher, les embrasser des fenêtres : corsets, mouchoirs, jupons, tout est ôté, défait, laissé sur le bord de l'eau.



Les Espagnols craignent beaucoup les Espirs ; il n'est point d'habitant à Madrid qui n'ait vu dans sa vie quatre à cinq revenans & qui tous les jours, en se cou-

 LA S A R S U E L A .

ON pourroit faire de la *Sarsuela* un palais enchanté ; mais le parc , les jardins , les bâtimens , tout est négligé , tout s'écroule. Personne n'ose habiter la *Sarsuela* , parce que tous les jours , aussitôt que minuit sonne , une foule d'esprits s'y rassemblent pour causer , manger , boire , rire & danser.

Les Espagnols craignent beaucoup les *Esprits* ; il n'est point d'habitant à *Madrid* qui n'ait vu dans sa vie quatre à cinq revenans & qui tous les soirs , en se cou-

chant ; ne donne la chasse aux spectres à grands coups de signe de croix.



LE PALAIS NEUF, LA FLORIDE,
LA GUADARAMA.

LE Palais neuf est achevé. Ce bâtiment, situé à pic sur une montagne, a plutôt l'air d'un couvent de moines que du palais d'un souverain. Les peintures voluptueuses du Corregge, de l'Albane, de Boucher, égayent un peu l'intérieur de ce palais; il est triste néanmoins, parce que l'édifice est massif & resserré. Les jardins sont construits en amphithéâtre, ils ont pour cadre le *Manzaranes* & les Monts Pelés, qui s'élevent par mamelons sur la terre blanche

& pierreuse des environs de Madrid.

La *Floride* est remarquable par ses jets-d'eau , qui formés par les sources & les neiges qui descendent des montagnes , sont plus hauts & plus beaux que ceux qu'on admire en France.

L'air qu'on respire à la *Floride* est froid & subtil : les fruits ne mûrissent pas , la rose est sans odeur , les arbres restent petits & l'œillet s'épanouit & se colore à à peine , vers la fin du mois d'Août.

Des corbeaux, des hiboux, des hirondelles & un concierge habitent la *Guadarama*.

Les environs de ce palais sont incultes : la terre pourtant excellente & toute neuve n'attend, pour produire, que le soc & des bras.



 L E P A R D O .

LE roi chasse beaucoup , mais couche rarement au *Pardo*. On a changé en chapelle , le Bou-doir , où Ferdinand , Philippe & Charles oublioient , entre les bras de leurs maîtresses , que Turenne gaignoit la bataille des Dunes , que la Meilleraye pre-noit Arras , que les Hollandois s'emparoi-ent du Brésil , que la maison de Bragance montoit sur le trône , que Macao , Goa , Mo-fambique , les Isles Açores chaf-soient leurs gouverneurs , leurs audiences , que les Catalans rava-

geoient la Castille, s'approchoient des portes de Madrid, & que les François enfin, alloient surprendre au lit, les Dames, les Demoiselles, les Religieuses & toutes les jolies femmes de *Saragoffe*, de *Pampelune* & des environs.

C'est dans les bosquets du *Pardo*, que Philippe IV trouva la belle duchesse d'Albuquerque, sa maîtresse, dans les bras du duc *Medina de la Torrès* : on montre le berceau, où, sans un page, il les eût poignardés tous deux.



 L' E S C U R I A L.

P OUR épargner le transport des pierres , Philippe II fit bâtir l'*Escorial* au milieu de quatre montagnes , qui cachent ce palais , amoncellent à l'entour & arrêtent au-dessus des toits , des nuages , des brouillards , de la neige , que le soleil s'efforce en vain de dissiper & de fondre.

Ce lieu si fameux , si nébuleux & si triste a coûté soixante millions.

Le parc & les jardins sont immenses.

Le *Panthéon* est une chapelle

fouterraine , où l'on enterre les Rois , les Reines & les Infants d'Espagne : j'y suis descendu. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours & noircit tout , j'ai vu les tombeaux , les bas-reliefs , j'ai lu les inscriptions , les épitaphes. Qu'on efface les noms , les surnoms , les titres , les dates , & que ma main se dessèche , & que mes doigts restent immobiles , s'il reste un seul mot de vrai.

Aucun mort d'un rang ordinaire n'est déposé dans ce caveau , sépulture des rois seuls , car Pizarre & Cortez font tous les deux enterrés dans un trou , & Vendôme lui-même qui remit Philippe

V fut le trône, Vendôme qui gagna la bataille de Villaviciosa, Vendôme le restaurateur de la monarchie d'Espagne & le vengeur de ses rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux !

Le village dont l'*Escorial* a pris le nom, s'appelle *el Escorial*, mot dérivé de *escoria*, qui signifie scories de métal, parce qu'il y avoit autrefois en ce lieu des mines de fer qu'on exploitoit.

Le couvent est habité par deux cents Hiéronimites (1). Ces moi-

(1) Cet ordre, inconnu en France, se fit chasser d'Italie, pour avoir attenté aux jours du cardinal Boromée.

nes qui jouissent en Espagne d'un crédit sans bornes, vivent à-peu-près comme vivent les Chartreux, ils sont habillés de même, & comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent gueres & parlent peu.

L'église dédiée à Saint-Laurent est vaste & belle. On y voit des tableaux admirables, peints par Juan Hernandès Ximénès Navarrete, surnommé *el mudo* (le muet).

Le plafond du chœur, qui représente les cieux ouverts, est peint à fresque par *Luc Cambiasi*. Ce peintre s'est placé lui-même dans le ciel, à la droite du Pere Éternel.

Philippe II mourut devant le maître-autel : on montre la place où il expira, une balustrade l'entoure, il est défendu d'approcher. Les moines & le peuple sont persuadés, que l'ombre de ce méchant homme vient toutes les nuits roder, gémir, hurler dans les cloîtres du couvent.

Au-dessous de la place qu'occupe le roi dans le chœur, est un Saint-Jérôme, qui a les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau original du Titien est excellent à la pendule près. Saint-Jérôme n'avoit ni pendule, ni montre : de son tems on avoit seulement, pour mesurer les heu-

res : le jour , la nuit , l'appétit , le sommeil , de l'eau & du fable.

Dans le réfectoire des freres , un Christ m'a frappé. Ce Christ est en sang. Marie pleure à ses pieds. Elle pleure ! & de quoi , puisqu'elle fait que son fils , mort seulement pour la forme , ressuscitera quand il voudra.

L'eau de l'Escurial passe pour être excellente , elle est sans goût , sans odeur , elle est douce & limpide , elle s'échauffe , se refroidit très-vîte ; les viandes , les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plutôt , le linge qu'on y lave s'y blanchit mieux , le cresson ,

le *becca-bunga* & le fouci d'eau
abondent où elle coule.



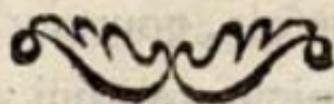
 LA CASA DE CAMPO.

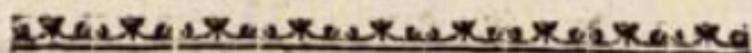
ON admire la statue équestre de Philippe IV. Le cheval est surtout d'une vérité si frappante, qu'on pourroit lui dire, s'il pouvoit l'entendre, *marches puisque tu vis*. Charles Moratès dit à-peu-près la même chose en voyant à Rome la statue de Marc-Aurele.

A la *Casa de Campo* on conserve un arbre superbe. Jamais je n'ai vu d'arbre aussi beau, aussi touffu : on y monte par un escalier ; on y a construit des bancs, arrangé des chaises où les jeunes gens & les jeunes filles des envi-

rons, viennent tous les Dimanches
s'asseoir, causer, s'embrasser & se
faire des promesses, des sermens,
dont l'amour fourit & qu'emporte
le vent.

Que les beaux arbres devien-
nent rares ! Parce qu'ils doivent
nous survivre, nous sommes ja-
loux, nous les coupons & les vo-
lons à la postérité.





CLIMAT DE MADRID.

QUOIQUE Madrid soit , pour ainsi dire , sur les frontieres d'Espagne , en comparaison des royaumes de Valence , de Grenade , on jouit toujours ici du plus beau ciel du monde. Dans tous les mois de l'année on peut manger des fraises , s'asseoir à l'ombre & cueillir des roses.

Quelquefois , pourtant , il régné des bises piquantes qui refroidissent l'air , dépouillent les arbres , cassent les branches , dispersent les fleurs , arrachent les fruits ; mais ces bises , en revanche , dé-

chirent , effacent les nuages , reculent l'horizon , éclairent le jour , & doublent & triplent l'éclat du soleil.

Rien ne surpasse la beauté des nuits de Madrid ! On sent la bergamote , l'œillet , la fleur d'orange : toute l'atmosphère est embaumée : sur toutes les places , sous tous les balcons , on chante , on pince la guitare , on joue de la flûte. Non , non , au mois de Mai , au mois d'Août , ni pendant le printemps , ni pendant l'automne , que le soleil se couche ou se leve , non les bords de la Seine , les bois du Waldeck (1) , le lac de Bien-

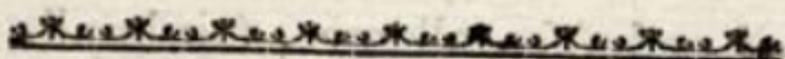
(1) Château à deux mille pas de Soleure.

ne (1), ne rappelleront jamais tant d'images, de souvenirs, de jouissances, qu'en rassemble, dans une seconde, une seule nuit de Madrid ! Mais il faut avoir vingt ans : à trente, on auroit trop chaud, trop froid, envie de dormir : à trente ans, la fibre se racornit, s'émouffe déjà : déjà l'esprit, le feu de la vie s'éteint, s'évapore : on n'a plus cette sensibilité brûlante, cette sensibilité universelle ; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette poussière, cette poudre, cette fine fleur

(1) Personne, peut-être ne connoît & n'a entendu parler du lac de Biene : moi, je le connois bien.

qui embrâse , allume , fait bouillonner mon sang : à trente ans déjà, le feu , l'éclat , les reflets de la lune , des étoiles , n'ont plus le même charme ; le monde est décoloré ; adieu beaux jours , adieu belles nuits ! l'hiver de la vie commence , il faut aller se coucher.





COMBATS DE TAUREAUX.

JE vivrois mille ans, j'y penserois tous les jours, & jamais je ne pourrois concevoir ce qu'on trouve d'attachant & de superbe à ces affreux combats : tout y révolte : les tauroyeurs font horreur & les taureaux font pitié. Un homme est de pierre, si ses yeux ne se remplissent pas d'eau en regardant douze ou quinze assassins tuer, de sang froid, une malheureuse bête à qui un baillon passé dans la gueule, une muselière attachée aux nazeaux ôte les moyens

de se défendre & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complète l'atrocité de cette lutte inégale , ce sont les transports , les acclamations d'un peuple immense ; ce sont les battemens de vingt mille mains , les trépignemens de vingt mille piés , dans l'instant où le taureau blessé à mort , suffoqué de rage chancelle , tombe , mugit les derniers sours , s'étend , se débat , se soulève , retombe , se roidit , écume , perd son sang sur la pouffière où des *ensans-apprentifs-tauroyeurs* se disputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes qui tremblent

à la chute d'une feuille, des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, assistent à ces combats, fixent les yeux sur une bête qui souffre, qui saigne, palpite, expire à leurs piés, paroissent compter ses playes, ses cris, ses gouttes de sang & regretter quand elle meurt, qu'elle ne se débatta & qu'elle ne souffre plus.

Tous les taureaux qui servent à ces spectacles sont amenés des montagnes & des bois d'Andalousie.

Pour attirer cet animal hors des forêts, on y conduit des

geniffes , & dans l'instant que ces taureaux pressés d'amour & de desir s'élancent sur elles , des payfans aux aguets les faiffent par les cornes , les attachent & les emmenent.

Voilà ces combats dont on parle tant ; voilà ces combats , que plusieurs Papes , que plusieurs Rois ont voulu abolir cent fois , mais toujours inutilement : toujours le peuple s'est attroupé , a menacé , & souvent pour l'appaiser il a fallu mettre à mort, cinquante , soixante taureaux.





M O N O I S E A U .

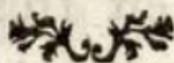
J'AI sur ma fenêtre un oiseau charmant , l'espece est inconnue en France. Mon oiseau est gros comme une alouette , il pese moins , il pese une once : son bec & sa gorge sont couleur d'amaranthe , son cou verd-pomme , ses piés sont très - noirs & ses yeux couleur de feu. Une aigrette rose , pourpre , bleu céladon , embellit sa tête : il chante à ravir. Il n'est point d'oiseau plus amoureux , plus tendre , plus passionné , plus matinal : qu'il soit jour ou qu'il soit nuit , à trois heures du matin

déjà, il réveille, il approche, il provoque sa femelle. Caresses tendres, mouvemens doux, baisers timides, petits *beccos* précèdent toujours les dernières privautés.

Mon oiseau a un goût bizarre, il se nourrit communément de biscuit, de jaunes-d'œuf, mais il quitte tout pour les papillons, les violettes, les oranges & les mouches : il niche sur du coton. Jamais je n'ai vu d'oiseau si propre, il se baigne soir & matin & , tous les jours, il faut nettoyer, laver sa cage. Il est très-constant en amour, il idolâtre sa femelle qui vient de mourir : depuis sa mort mon oiseau ne chante plus, ne

mange plus , ne dort plus , reste tout le jour perché , immobile sur la même place , où je crains qu'il ne meure bientôt , d'amour , de regret ou d'insomnie.

Non , non , je ne veux pas qu'il meure , je veux lui rendre la liberté , l'étendue de l'air ; qu'il cherche un nouveau nid , une nouvelle compagne , un nouveau ménage , & que mon oiseau vive , chante , fasse des petits & soit heureux.



JUSTICE CRIMINELLE.

ON laisse vivre en Espagne une infinité de scélérats, qu'on feroit mourir ailleurs ; s'ils sont jeunes, on les envoie travailler à *Oran* (1), à *Puerto-Ricco* (2) ; s'ils sont

(1) Ville d'Afrique sur la côte de Barbarie, au royaume de Tremecen, appartenante aux Espagnols.

(2) Isle de l'Amérique septentrionale, une des Antilles. *Puerto Rico* qui en est la capitale, & qui donne son nom à l'isle, est entourée de hautes montagnes au sommet desquelles se trouvent des mines, qu'on fait exploiter par ces scélérats.

vieux, on les laisse pourrir en prison.

Si l'atrocité du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est quitte pour la corde ; on maffole quelquefois, mais pour les grands attentats seulement, & ce supplice encore, qui épouvante l'imagination, dresse les cheveux, est le genre de mort le plus doux.

Le boureau armé d'une massue & d'un couteau frappe le criminel à la tempe, l'étend mort, le saigne, le foule aux piés, le coupe en quatre, l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie, qui dure trois secondes, pâ-

lit , glace tout le monde : des enfans jettent les hauts cris , des femmes s'évanouissent de peur , & depuis long-tems déjà le patient n'existe plus (1).

Au lieu d'inventer chaque jour des supplices nouveaux, au lieu d'aller chercher au delà des monts des bourreaux plus cruels (2) ,

(1) Ce n'est point en Espagne , c'est à Avignon que j'ai vu massoler , & le malheureux qu'on massola fut conduit à l'échafaud , fut assommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité , & faisons mieux. Aussi-tôt qu'un scélérat sera condamné à mort , donnons-lui quelque potion , pour l'endormir avant de le tuer.

(2) Pour exécuter Damiens on fit

déformais, sans exception, faisons massoler pour tous les crimes.

Outre que la mort sans la douleur punit assez, fait assez de mal : quand un brigand est jugé ce n'est plus un scélérat, c'est un malade : il est odieux de prolonger son agonie, il est odieux de l'exposer à couvrir d'écume, de crachats, le crucifix qu'on lui montre & qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeunesse ni la beauté ne peuvent désarmer les juges, les meres infanticides sont pendues. On ne suit pas même le code de

venir à grands frais le bourreau de Perpignan.

Charles-Quint , qui laisse la vie à la mere , si l'enfant meurt dans son sein. On vient de pendre tout à l'heure une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau.

Les regards de cette malheureuse errans sur la foule , sembloient chercher , appeller , attendre le pere de l'enfant. Toi de qui le besoin , l'ennui , l'occasion plutôt que l'amour peut-être allumerent les desirs ; regardes attachée , vois expirer sur ce poteau , celle que tu as couverte de caresses , pressée dans tes bras , accablée de baisers. Alors vingt fois , cent fois peut-être tu lui dis que

tu mourrois , que tu voudrois mourir pour elle : il falloit donc te charger du crime , mourir , te faire pendre , acquiter ta parole , c'étoit le moment.

On enterre vive , on fait périr à coups de pieux (1) une fille qui se fait avorter.

Pourquoi punir ce crime avec autant de rigueur. L'avortement ne détruit rien , il dissout une masse de chair , qui n'a ni sentiment ni vie , il extirpe un polype , un morceau de néant , il casse un œuf..... Non , non pourtant , dans cet œuf respiroit un enfant ,

(1) Ce supplice est changé.

Déjà la mère étoit mère , il faut la punir très-sévérement.

Dans un climat auffi brûlant que l'Espagne , dans un climat fait exprès pour l'amour ; Charles-Quint vouloit qu'on punît de mort les femmes adultères. Une pareille loi existe dans un pays où le libertinage des hommes condamne leurs femmes à n'avoir que des restes , dans un pays où souvent une jeune personne doit , par ordre de sa famille , épouser un vieillard , doit embrasser , rechauffer , ranimer , respirer l'haleine , attacher sa bouche sur la bouche d'un monstre , d'un satyre , d'un *mari-cadavre* qui a de l'argent. So-

phie ! Sophie , ma chere Sophie !

Argent , argent ! tu produis , tu nourris tous les maux , tous les fléaux , tous les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde , il ne faudroit qu'un mot , un seul mot , un mot suffiroit , & ce mot seroit ARGENT.

On déshabille les pourvoyeufes , on les frotte de miel , on les fouette , on les marque , on les garnit de plumes & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le sens commun , il n'eût jamais condamné les blasphémateurs à avoir la langue coupée. Un blasphémateur ne fait tort à personne , il

outrage

outrage Dieu, qui a pour se venger, la mort à ses ordres & la foudre à côté de lui.

Excepté la prison des nobles, toutes les prisons de Madrid sont des charniers. Nulle différence entre le prisonnier scélerat & le prisonnier malheureux ; en Espagne on confond tout & souvent le brigand incurable, le coquin qui commence, l'homme qui doit & le malheureux qui a tué une perdrix, dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan, la marque (1), le

(1) Quoiqu'en dise l'auteur estimable de l'an 2440, il ne faut plus marquer

fouet & les *présides* punissent les fautes légères.

Les *présides* sont des galeres : on y envoie tout le monde , les officiers même ; pendant qu'ils rament ou qu'ils pêchent , leur service compte : en revenant des *présides* ils reprennent leur rang. Tout dépend des conventions. Mais à la honte d'aller aux *présides* , d'y porter l'habit , le bonnet , tout l'accoutrement d'un forçat , mille gens préféreroient de mourir &

personne , ni sur l'épaule , ni sur le front , ni à l'oreille , ni ailleurs. Il est injuste qu'un homme qui peut se corriger & se repentir , porte toute sa vie la marque de son crime.

d'aller raffasier au fond de l'eau, les carpes de la mer Blanche & les soles du Pont-Euxin.

La justice espagnole, si indulgente pour certains délits, est inexorable pour les voleurs d'église : à Madrid & dans toute l'Espagne il vaut mieux voler sur les grands chemins, égorger le monde, que de prendre à Dieu, à la Vierge une épingle, un bracelet ou un pompon.

En Espagne, où la génération future doit répondre de la génération présente, souvent par égard, le roi commue la peine de mort en une prison perpétuelle.

Heureuses les contrées où le

crime d'un autre n'inculpe personne, où celui qui doit rougir, rougit tout seul, où le souverain ne fait point grace.

Quelle grace ! A ces malheureux à qui on laisse la vie, qu'on leur demande quel cas ils en font, qu'on leur demande quel plaisir ils trouvent à respirer l'air qui passe par une lucarne, à jouir du jour qui leur montre les fouris, les rats qui rongent leur paille & courent dans leur cachot : qu'on leur demande s'ils craignent la mort & l'on verra combien ils rendroient d'actions de graces au concierge bien-faisant, qui auroit l'humanité de mêler à leurs alimens de l'aconit

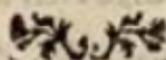
ou du sublimé corrosif.

Parce qu'un cadavre n'est bon à rien, on ne cesse de dire, on ne cesse d'écrire, qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler l'homme, le changer en bête, l'atteler à des tombereaux. Ah ! soyons plus humains, soyons plus indulgens, par humanité vidons tous les cachots, abolissons les galères, faisons mourir pour tous les crimes, faisons mourir tout de suite, faisons mourir sans faire de mal.

Dans un siècle où l'on ne parle que de *bienfaisance*, où l'on fonde des prix pour encourager la *bienfaisance*, où tous les soupers, tous

les cercles , toutes les gazettes retentissent du mot *bienfaisance* , pourquoi ne pas offrir des pensions , procurer du travail à tous les brigands qui voudroient quitter les bois pour venir demeurer en ville.

C'est la misere , c'est le manque d'ouvrage , qui peuple les forêts , c'est la misere qui aiguise les poignards , les stylets , les couteaux , c'est la misere..... & sur mille malheureux qu'on étrangle par semaine , depuis Abo jusqu'au cap Finistère , les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.



 H E R M I T E S.

L'ESPAGNE est inondée d'hermites. Ce sont des gens qui, errant de ville en ville, & qui, n'assujettis à aucune espèce de règle, font le vœu solennel de vivre aux dépens de qui il appartiendra.

On reconnoît ces vagabonds à une barbe longue, sale, boue-de-Paris à un uniforme de bure, à leur tête rase, à un chapelet énorme & enfin à une Madone de cuivre, de bois ou de plâtre, qu'ils offrent à baiser à tous les voyageurs & à tous les passans.

Ces hermites entourent les au-

berges : les plus timides, les plus jeunes restent dans la cour, attendent sur l'escalier ; les autres entrent dans les chambres. Que ne force-t-on ces drôles à se raser, à prendre perruque, à se vêtir comme tout le monde, à rester chez eux, à y faire des bas, des bottes ou des paniers, pour éviter l'ennui.

Il y a encore d'autres hermites qui ne sont point importuns, ils gardent la chambre & passent leur vie à prier, méditer, pleurer, faire des chapelets, peindre des images & ne veulent jamais ni parler, ni se laisser voir.



C A F F É.

MADRID est le lieu de la terre, je crois, où l'on prend le meilleur café. Que cette boisson est délicieuse, plus délicieuse cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre, la bière abrutit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle, l'opium fait mal, fait mourir; mais le café égaye, exalte, électrise : à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume & de l'encre.





S P E C T A C L E S.

MADRID a deux salles de spectacle, dont les dégagemens sont en si petit nombre & si étroits, qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour sortir. Excepté quelques pièces de Calderon, de Moreto, de Lopez & quelques tragédies de Racine, traduites en Espagnol, on ne représente que des farces.

Le spectacle dure communément trois heures pendant lesquelles Lopez, Calderon & autres font faire aux comédiens le tour du monde : souvent même

le globe est trop petit : les acteurs & les actrices alors partent pour le ciel ou pour l'enfer , en rament des saintes , des diables , des apôtres & reviennent avec eux chanter , rire , pleurer , se battre & finir la pièce.

Dans *St. Amaro* , tragedie de Solis & qu'on joua dimanche , la scène se passe successivement en Suisse , en Chine , à Geneve , au Pérou , en enfer , dans le Paradis enfin , où des anges emportent le roi.

Les entr'actes sont égayés par des *Toradillas* charges assez plaisantes , & fort lubriques : cessant à tous momens des baisers pris

& favorisés avec une volupté singulière. Les actrices en général sont très-jolies. Les acteurs sont noirs, petits, hideux, ils font peur, sur-tout quand ils rient, ou quand ils pleurent. On est assis au parterre, on y cause comme dans la rue, on y vole les montres.

L'orchestre, n'est jamais d'accord. Le souffleur ne fait pas lire.

Les prêtres, les moines & les religieuses vont au spectacle & quelquefois, on voit dans la même loge des cocardes, des capuchons, un voile, une gorge nue, une guimpe, un plumet, des chapeaux ronds, des chapeaux

plats & des chapeaux de fleurs.

Aucun costume quelconque : les comédiens sont sur le théâtre comme chez eux. Souvent Tancrede est en veste, Orofmane en redingotte, Zaïre en bonnet de nuit, Bazazet en habit noir & Titus en perruque.

Il y a très-peu d'actrices, des hommes remplissent les rôles de femmes & souvent une heure se passe avant que la toile se leve, parce que la duegne, la reine, la foubrette, ou l'amoureuse n'a pas encore la barbe faite.

Les tragédies espagnoles sont atroces : les dénouemens sont d'une horreur dégoûtante : acteurs,

actrices, tout le monde meurt & meurt sur la scène.

Le parterre & les loges sont inexorables ; on siffle à tout rompre. La garde crie, menace en vain : quelquefois même lassé de crier elle siffle comme les autres.

Ni la jeunesse, ni la beauté, ne peuvent désarmer la cabale. J'ai entendu siffler une actrice charmante qui se trouva mal & les huées continuerent. Hier depuis le commencement jusqu'à la fin, tous les acteurs furent sifflés hors un seul, fort mauvais pourtant mais fort vieux, que sûrement, on ne siffa point, par attention pour son âge.

Les comédiens peuvent jurer & témoigner en justice; ils peuvent aussi aller au sermon, entendre la messe, faire leurs pâques si cela leur plaît. Rien ne les distingue pendant leur vie, rien ne les flétrit quand ils sont morts. Très-libre à Dieu assurément d'exercer sur leur ame ses jugemens & ses sentences, mais en attendant les Espagnols n'ont pas comme nous, la stupidité cruelle de refuser à des cendres qui ne sentent rien, qui ne voyent rien, des messes, un trou, une pierre & quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglois, vous faites mieux. Quand nous trainions à la

voir les restes inanimés de la
belle le Couvreur, vous portiez à
Westminster & enterriez Made-
moiselle Ofield, entre Charles II
& Malborough.



*MON VOYAGE A LA TAVEYRA
DE LA REINA.*

L'ÉSSIEU a cassé , j'ai été renversé , quatre pouces de plus , je tombois dans un précipice , où je pourirois déjà.

J'ai fait la route avec *Dona Clara* la plus jolie personne de Madrid.

Pendant douze heures , j'ai eu sous les yeux , sous la main , le plus beau sein de toute la Castille , de toute l'Espagne peut-être.

Hier en soupant , le père de *Dona Clara* me recommanda sa fille. A moi , à moi , me recommander

une jeune personne ! mettre la beauté sous ma garde ! Eh bien on ne risque rien. La confiance d'un pere me défarme , je deviens insensible , aveugle , muet : la beauté ne me tente plus , ou du moins , si elle me tente , je ne le dis pas.

Censeurs sévères , dragons de vertu ; feriez-vous mieux à ma place ?



*LA DOUANE , L'HOTEL DES
POSTES, LE COUVENT DE
L'ESCALESSAS.*

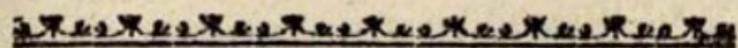
LA Douane est un des bâtimens les plus beaux de Madrid , elle est bâtie depuis quinze ans : ce bâtiment construit en pierres de taille , a dix - huit croisées de face , douze portes & quatre étages.

On n'affranchit jamais les lettres. L'hôtel de la Poste est immense , il est bien bâti & bien distribué : il étoit , dit-on , sur le point d'être achevé , quand on s'apperçut seulement qu'on avoit oublié l'es

calier, il fallut tout abattre & tout recommencer.

Le couvent de l'Escaeffas est une abbaye de filles : ce monastère, qui servoit autrefois de serrail aux Rois, aux Infants, aux grands d'Espagne, est encore fameux, par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu, qui très-souvent, dit-on, font des enfans qui ne sont pas de lui.





DES VIVRES.

LES vivres ne font pas très-chers. Quatre personnes peuvent facilement se nourrir avec sept francs par semaine.

Le mouton frais ou salé, bouilli avec des carottes, des oignons & des pois est la nourriture ordinaire du peuple. Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuse mille fois que tout l'or du nouveau monde; fois célèbre à jamais, délicieuse, abondante & salutaire racine! pomme de terre! multiplies, crois, germes par-tout, fois par-tout un signe sacré, un

signe visible , qu'il existe un Dieu,
 qui veut que tout le monde , ait
 ici-bas de quoi manger.



AUTO-D A - F É.

DEPUIS un siècle les Auto-da-fé sont assez rares , de tems en tems seulement , pour égayer le peuple, pour que les bourreaux ne se rouillent pas , pour obtenir du ciel de la pluye ou du beau tems , les Espagnols brulent quelques forciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville une femme jeune & belle, convaincue d'aimer le diable & de savoir l'avenir par cœur.

Il y a vingt jours qu'un tailleur aussi forcier , mais plus heureux , en fut quitte pour les étrivières.

L'inquisition qui choisit toujours le premier de l'an, pour faire exécuter ses arrêts, semble les offrir à Dieu pour hommage & pour étrennes.

C'est dans l'église des Dominicains, où se lisent la sentence & le procès. C'est à l'issue d'un sermon qu'on traîne le criminel sur la grande place, pour entendre la messe, pour communier & pour être brûlé. On dresse à cet effet un échaffaud, un autel, un bucher. *Ite, missa est*, sert de signal pour jeter le malheureux dans le feu. On asperge le bucher, l'autel, la foule, le patient, on chante *le Miserere* : le bourreau disperse les

cendres, le saint office s'en retourne en chantant, & vingt mille âmes ont regardé cet odieux spectacle.





L E G E N D E.

LA legende espagnole fourmille de saints, qu'aucun pays ne fête ni ne connoît.

Si l'on en croît la plupart des habitans de Madrid, tous ont un saint dans leur famille, & je connois vingt femmes ici, qui ont le bonheur inestimable d'être, ou mères ou sœurs ou nièces d'un saint.

Bénoît XIV répétoit sans cesse : *qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant les barrières du ciel.* Rien au monde pourtant ne coûte plus cher qu'une canonisa-

tion & tout cet argent qui passe à Rome , qui reste à Rome est pour le pape ou pour les siens.

Soyez honnêtes gens , jamais saints , disoit souvent à ses enfans un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Boromé , *c'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille , c'est sa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.*

Heureusement depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis , depuis que des rois fainéans , vagabonds , ne vont plus chercher dans la terre sainte , le ciel , des indulgences , des images & la peste : les canonisa-

tions font devenues plus rares.

On vient néanmoins de canoniser à Madrid un Moine Hiéronimite, pour être resté trente ans dans sa cellule sans se peigner, sans se raser, sans sourire & sans parler.

Telles sont les vertus que le ciel récompense, tels sont les gens qu'il faut fêter, prier, invoquer, car depuis l'invention du ciel, je défie qu'on me cite pour saint un homme utile, un homme aimable, un homme enfin, dont j'eusse voulu faire mon ami.

Où chaque fois qu'on trouve dans le calendrier les noms de Zenon, de Léon, de Gorgon,

de Pantaleon, on est tenté d'en déchirer les pages. Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de Rousseau?

Martyrs, apôtres, vierges, confesseurs, saints de tous les tems, de tous les rangs, de tous les âges, vous fronchez le sourcil, je le vois. Quoi Rousseau pour confrère, Rousseau parmi nous; un saint de la communion de Geneve, un saint qui n'eut jamais ni scapulaire au col, ni chapelet dans sa poche, ni images dans ses heures: oui les Pacome, les Jérôme, les Guillaume jeunoient, prioient, se taisoient, se fuettoient; mais qu'ont-ils fait, qu'ont ils écrit

pour le bonheur des hommes?

Excepté la bible , l'imitation J. C. , qu'on mette en pieces tous les ouvrages de philosophie , de pieté , de morale , qu'on conserve uniquement les livres de Rousseau, qu'on les médite sans cesse , on craindra Dieu , on adorera Dieu, on aimera les hommes.

Aimer & vouloir l'être , une bienveillance universelle (1) , qui

(1) Il ne faut pas confondre cette bienveillance universelle , dont je parle ici , avec cette sensibilité bannale, ces rapports généraux , cet égoïsme philosophique , qui , pour se dispenser d'aimer son pere , sa mere & ses enfans , aime en gros tout l'univers.

descende de l'archange , de l'ange ,
 jusqu'à l'homme , jusqu'à l'oiseau ,
 jusqu'à la mitte ; ô mon Dieu !
 n'est-ce pas là ta morale ? n'est-
 ce pas là le texte , le commen-
 taire , l'abrégé , le premier mot , le
 dernier mot de ton évangile , ton
 évangile tout entier , tel qu'il est
 sorti de ta bouche , tel que tu
 l'as dicté & tel qu'on le trouve
 à chaque page de Rousseau ?

Dans toutes ses œuvres , dans
 toute sa vie , au milieu de Paris
 comme à Clarence , dans son gre-
 nier comme dans le cabinet , com-
 me dans le bras de Julie , c'est
 toujours le bon , l'aimant , le sen-
 sible , le bienfaisant Rousseau.

Don du St. Esprit! vertu sacrée; mine de jouissance, sainte humanité, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui mille fois heureux, seul heureux, plus heureux qu'on ne peut comprendre: l'homme qui déteste, méprise l'or, crache sur un million, donne sans cesse son argent, ses habits, tout ce qu'il a: & ne met au plaisir ravissant de donner, d'autres bornes, que l'impuissance (1).

(1) On n'a pas assez cité le mot sublime d'Antoine après sa défaite: *Je n'ai plus rien dans le monde que ce que j'ai donné.*

MAISON DES ORPHELINS.

CETTE maison n'est pas assez vaste pour contenir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les spectacles qui accuse le plus le cœur de l'homme, c'est un enfant nu, qui crie & pleure de faim.

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a deshérité personne, n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, devient, du moment qu'il respire, propriétaire-né de tout ce dont il

à besoin. C'est une convention ta-
cite entre Dieu , la Providence
& les loix. Par négligence , par
bêtise , par inconduite les père &
mère ont pu , ou vendre , ou alié-
ner , ou dissiper leurs biens ; mais
un enfant avant de naître , n'a
rien perdu , rien vendu , n'a fait
aucun trafic , aucun échange ,
aucun marché. Vivre & n'avoir
pas de quoi vivre implique con-
tradiction. Dieu a dit en créant le
monde : *je consens à débrouiller
le cahos , je consens à féconder
le néant , à former , à animer
l'homme , sous la condition ex-
presse , qu'en naissant , il trouve-
ra , dans son berceau , un billet à*

vue , *signé* PROVIDENCE.

On pend les meres infanticides , on fouette , on enferme des femmes ou filles qui se font avorter , & , tous les jours , faute de langues , faute de lait , il meurt dans les greniers , dans les caves de Madrid , une foule d'enfans , qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre ou fouetter ? Qui doit-on accuser ?

Sages de la terre , philosophes de toutes les nations , académiciens du monde entier ! ne faites plus retentir vos salles de mémoires sur les monades , sur les atômes , sur la matiere subtile , globuleuse , cannelée , sur la marche

du soleil , sur la forme de la terre. Et que nous importe à nous, à vous, à moi, à cette mere , à cet enfant, si la terre a la forme d'une orange, d'un bilboquet, d'un tambour ? Faites résonner les murs qui vous environnent des cris d'un enfant qui vient de naître, qui a besoin de boire & qui va mourir faute d'avoir bu. Faites retentir vos salles des gémissemens d'une femme plus malheureuse que les lionnes qui, dans l'instant qu'elles deviennent mères, ont de quoi nourrir, ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.



C A R O S S E S.

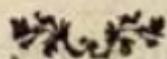
C'EST depuis dix ans seulement qu'on commence à donner aux voitures une forme élégante. Ici les équipages sont traînés par des mules. Les grands d'Espagne & les titres de *Castille* ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs (*tiros largos*) distinguent aussi les rangs. Le cocher est monté sur une mule. Chaque carosse a néanmoins son siege, mais ce siege reste vuide depuis que le cocher du comte duc *Olivarez*, menant son maître, révéla un secret qu'il avoit entendu.

R E N D E Z - V O U S.

C'EST sur les bords du Mançaranès , c'est au Prado , à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont , pendant la nuit , attendre ou chercher leurs maîtresses. Pendant le jour les rendez-vous se donnent dans les temples : & souvent c'est sur les marches qu'on a baisées & où l'empreinte des levres paroît encore , qu'oubliant bientôt Dieu , la vierge & les saints ; vingt à trente couples d'amans s'embrassent au pié de l'autel.

Que ceux qui proposent d'éri-

ger l'amour en culte , que ceux qui ont pénétré les goûts de l'Eternel , & qui soutiennent qu'il n'y a pas de spectacle , point d'harmonie plus digne de lui que le bruit des soupirs , le bruit des baisers , les étreintes de l'amour , aimeroient à trouver , dans les temples de Madrid , une foule d'amans qui , conduits par l'instinct , par une forte d'inspiration divine , vont invoquer , implorer , adorer Dieu & lutter avec lui , si l'on ose le dire , de grandeur , de bonheur & de puissance.





C H I E N S.

LES chiens espagnols sont de la plus grande beauté. On en voit beaucoup d'aussi grands que des loups. Ils ont pour la plupart moins de mémoire, de nez, d'instinct, que les nôtres; ils ne sont ni doux, ni careffans, ils ne s'attachent pas, rapportent mal, sont moins fideles & jamais chien espagnol ne mourut de douleur sur le tombeau de son maître. L'attachement de quelques Espagnols pour ces animaux va quelquefois néanmoins jusqu'à la frénésie. Je n'oublierai jamais comment

Don Francisco P.... me reçut
 la première fois que j'allai le voir ;
 il avoit un petit chien dans chaque
 main, un autre sur les genoux ;
 deux levriers se battoient dans la
 chambre, un épagneul jappoit sous
 le lit, & trois braques à la porte
 y grattoient pour entrer.



E L P E N S A D O R ,
LE P E N S E U R .

C'EST le nom d'un journal politique, qui s'imprime ici. Ceux qui aiment le galimathias, le bavardage & les spéculations vagues goûtent beaucoup ce journal, dont Monsieur Clavijo est le rédacteur.

Cet ouvrage ainsi que *le Mercure de France* s'imprime par ordre & sous les yeux du ministère.

Il paroît encore à Madrid une feuille intitulée : *annonces, affiches, avis divers.* Cette gazette

est un peu littéraire. On y trouve des calambours , des charades , des notices & des énigmes, dont le sieur Clavijo est aussi l'auteur.

Les journaux ont retenti pendant quelque tems de ce M. Clavijo lors de son procès avec M. Beaumarchais.

On publie aussi toutes les semaines une gazette qui rend exactement compte des nouvelles étrangères ; mais pour ce qui regarde l'Espagne , elle n'en parle pas , si ce n'est des promotions de l'armée ou de l'église , & des voyages de la cour.



L E R O I.

LE roi est adoré ; c'est pour cela sûrement qu'il se porte si bien. Rien n'est si sain que d'être aimé.



*PRÉDICATEURS DE PLACE,
SEMAINE SAINTE.*

SOIR & matin, tous les jours
& sur toutes les places, on peut
entendre à Madrid la parole de
Dieu.

Un moine s'empare d'un coin,
d'où monté sur un banc ou sur
une pierre, il prêche, il fait pleu-
rer la canaille & les passans.

La foule est quelquefois prodi-
gieuse : tant mieux pour les filous,
tant mieux pour les catins : les
uns vident les poches, les au-
tres arrangent des parties, & le
sermon finit par des vols, par des

mariages & par une quête , durant laquelle le prédicateur , d'une voix terrible , charge d'anathême & de malédiction les pécheurs endurcis qui ne donneront rien.

Jamais on ne devineroit qui a dit à tous ces Saltimbanques les quolibets , les impertinences qu'ils débitent ; il est inoui les détails dans lesquels ils entrent : s'ils prêchent la passion ou la naissance de Jesus - Christ , il semble qu'ils étoient là : ils ont tout vu , tout entendu , tout retenu : ils donnent le signalement d'Hérode , de Ponce-Pilate : ils font le portrait de Marie , de Joachim , de la nourrice , de la sage - femme : à les

croire, ils ont causé avec les Mages, ils ont vu l'étoile, ils ont déployé les langes, ils ont bercé, embrassé l'enfant : à les entendre parler de Nazareth & du Tabor, on diroit que les rochers se sont fendus, que le voile du temple s'est déchiré devant eux : à les croire on parieroit enfin qu'ils connoissent tous les coins, les recoins, les buissons du Liban, du Calvaire, qu'ils s'y sont promenés, qu'ils y ont chassé & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a encore une semaine sainte : toute la ville alors est tendue de noir ; les spectacles sont fermés, les caffés sont déserts, le

peuple remplit les églises, les carrefours font tapissés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on sorte ou qu'on se mette à la fenêtre, on est sûr de voir passer des croix qu'on traîne, des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promene, des hommes qui se fouettent & des pénitens gris, des pénitens noirs, des pénitens bleus, vêtus & coëffés d'une manière si bizarre, qu'il semble qu'ils s'arrangent exprès, pour faire rire ou pour faire peur.

Aussi long-tems que la passion dure, que les missionnaires prêchent :

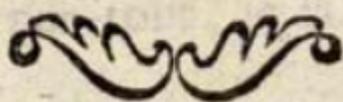
chent, grands, Titulados, Hidalgos, bourgeois &c. tout le monde prie, tout le monde pleure, tout le monde est triste : les femmes forment à pié, sans panache, sans parure, sans tresse : des voiles, des mantilles, des paquets de fichus cachent si bien le visage, le sein, la taille & les cheveux, qu'on ne fait si l'on voit un homme, une femme ou un singe.

Mais à peine les missionnaires sont hors des portes, que les spectacles s'ouvrent, les caffés se remplissent, les voiles disparaissent, les fichus sont renfermés.

Et quel fruit peut-on attendre, en effet, d'un sermon, d'un prône ?

Ce sont des hommes qui prêchent !
 Ce n'est point à des hommes à
 prêcher. C'est aux femmes à qui
 Dieu conféra le don d'atten-
 drir, le don de persuader. Sans
 les femmes tout savans, tout il-
 luminés, tout éloquens qu'étoient
 les apôtres, jamais le paganif-
 me n'eût été aboli, jamais le
 sang des martyrs n'eût coulé.
 C'est pour plaire à des femmes,
 c'est à leurs genoux, c'est dans leurs
 bras que les premiers fideles,
 que les premiers chrétiens, yvres
 de foi, d'amour, de religion &
 de volupté, jurèrent de croire à
 J. C., de l'implorer, de l'adorer
 & de mourir pour lui.

Si les femmes devoient consacrer désormais le corps & le sang du Sauveur, si c'étoit aux femmes à présenter à Dieu les offrandes, les oblations de son peuple; si les femmes étoient chargées de nous administrer les sacremens, si l'on devoit rester durant quelques minutes, les levres collées sur la main, dont alors on recevoit l'hostie : matin & soir & partout, les temples, les sanctuaires seroient remplis : plus d'incrédules, plus d'Athées & l'on verroit La Lande à genoux.



 HABIT DU BOURREAU.

EN Espagne tous les bourreaux
 sont en uniforme : ce devrait être
 ainsi par-tout , il ne convient pas
 qu'un bourreau soit habillé com-
 me moi.



C E S O I R.

La fait aujourd'hui une chaleur brûlante : il est sept heures, le disque du soleil s'aggrandit à chaque seconde : dans vingt minutes cet astre sera couché. Je suis au centre d'une plaine immense : tout est beau , tout est frais , tout est verd autour de moi : point de monts, point de nuages : la nature est toute belle , toute nue , je la vois toute , je la regarde par-tout , je la touche par-tout.

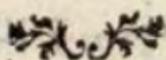
C'est dans une plaine , c'est le soir , c'est au mois de Juin , c'est

en Espagne , où la nature donne rendez-vous à ses favoris , à ses amans : c'est-là , c'est alors qu'elle étale , abandonne , prodigue tous ses trésors , tous ses charmes & qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.



 P O P U L A T I O N .

IL y a cent mille ames à Madrid. Les environs de la ville sont deserts : l'Espagne n'est pas peuplée, tant mieux. Le monde est plus complet ; il y a beaucoup d'hommes de trop, je le crois depuis long-tems & je le croirai tant que je verrai les hôpitaux remplis, des fainéans les bras croisés, des commis m'arrêter aux portes, des moines en habit de masque & des soldats faire l'exercice.



L E G S P I E U X.

TOUT le monde ici se fait enterrer en habit religieux : on habille les hommes en capucin , les femmes en visitandine & les filles en sœur-grise.

Outre l'habit , on charge le mort de cordons , d'Agnus , de rosaires qu'on lui attache au col , au bras & dont on remplit ses manches , son capuchon , ses poches & son bonnet.

Barriolé de reliques , un Espagnol ne meurt pas tranquille : pour mourir en paix , pour mourir content , il faut encore qu'il fasse des

legs. Aussi dès l'instant qu'un Espagnol riche est dangereusement malade : deux ou trois escouades de moines, quittent leur cellule & viennent tour-à-tour monter la garde auprès de son lit. Là , les oreilles rebattues *d'enfer, de feu, de pénitence, de colere* : pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu & chasser le diable; le malheureux moribond dépense tout son bien en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels & meurt étourdi, fatigué, inondé de menaces, de prieres, de promesses de conseils & d'eau bénite.

Le plus souvent, en Espagne, ce ne sont pas les médecins qui

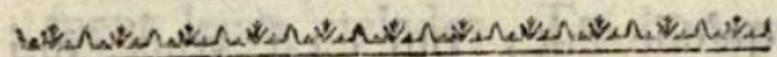
tuent leurs malades. Tel homme ne mourroit pas sans ses gardes, sans leur bruit : une ou deux heures de sommeil pourroient le guérir, mais pour son bien, il ne faut pas qu'il guérisse, il ne faut pas qu'il dorme, il faut qu'il meure & qu'il meure comme un imbécille, comme un enfant avec un capuchon enfoncé jusqu'aux yeux, jusqu'aux oreilles.

Moines, moines désormais restez dans vos cloîtres, ne venez plus hâter, attrister nos derniers instans : oui c'est vous, c'est vous qui conjurez, appelez la mort ; c'est vous qui triplez, centuplez l'horreur qu'elle cause, le mal

qu'elle fait ; oui c'est vous, qui souvent nous faites mourir de la peur seule de mourir (1).

O mon Dieu ! quand tu voudras me défaire, défais-moi vite, fais - moi grace de l'agonie, ne me fais point languir, écrases-moi, je t'en conjure, écrases-moi d'un coup de foudre, que je meure fans y penser, &, s'il est possible, que je sois mort avant de mourir.

(1) J'ai entendu dire plusieurs fois à une très-jeune & très-jolie personne : dans le danger d'une fièvre maligne, l'extrême-onction me causa tant de frayeur que j'en pensai mourir & j'en serois morte, sans mon frère, qui tous les soirs venoit me faire des contes plaisans.



D E T T E S.

POUR douze francs , un débi-
 teur en Espagne est traîné dans un
 cachot ; c'est le gouverneur de la
 ville qui signe l'ordre.

Si un ordre pareil se perdoit
 dans les bois & qu'un tigre l'y
 trouvât & le pût lire , ce tigre ne
 diroit-il pas : *mais ces hommes ,*
que notre nom seul fait frissonner ,
sont mille fois plus féroces & plus
cruels que nous.

On lit, dans le voyage de *Jona-*
than Carver dans l'Amérique sep-
 tentrionale , que les Indiens éloi-
 gnés des colonies européennes

n'ont jamais pu concevoir quel usage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils s'ils savoient que la considération publique, la liberté & quelquefois même la vie d'un homme tiennent souvent à un écu.



BIBLIOTHÈQUE DE MADRID.

CETTE bibliothèque composée de quarante mille volumes à peu près n'a rien de remarquable, si ce n'est le très-grand nombre de ses manuscrits, trouvés parmi les ruines d'Herculanum & apportés en Espagne par le Roi régnant.

Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemin noircis, criblés, usés, écrits d'un seul côté. Il a fallu beaucoup de tems pour en déchiffrer quelques-uns : les savans espagnols font bien longs, à nous faire part de ce qu'ils y ont lu.

*LE COMTE D'ARANDA ET QUEL-
QUES AUTRES HABITANS DE
MADRID, OU MINISTRES OU
GÉNÉRAUX.*

LE comte d'Aranda est le seul homme peut-être, de qui la monarchie espagnole puisse s'ennorgueillir à présent. C'est le seul Espagnol de nos jours que la postérité puisse écrire sur ses tablettes. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples & réunir dans le même écusson, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Pen & de Jesus-Christ,

c'est lui qui vouloit faire publier depuis les frontieres de la Navarre, jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix, que les noms, *Torquemada*, *Ferdinand*, *Isabelle*, seroient comptés à l'avenir au rang des blasphêmes ; c'est lui qui vouloit faire vendre la garde-robe des Saints, le mobilier des Vierges, & convertir les croix, les chandeliers, les patennes, &c. &c. en ponts, en auberges & en grands chemins.

Don Antonio de Ulloa est un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître & de qui je parle ici par justice, par reconnaissance & par respect.

M. le Comte D.... a le défaut de ne faire attention qu'aux personnes, qui lui plaisent & de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de Ministre plus populaire que le Comte de F..... le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher & lui dire à l'oreille, ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime par-dessus tout, le Général G.... c'est un des meilleurs hommes qui ayent existé, je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main & l'aider à marcher.

Le Duc de M.... jouit ici de la plus grande réputation, il peus

la mériter, je n'en fais rien; mais je lui ai ouvert mon cœur & je m'en suis repenti.

Le Marquis de C.... fordide-
ment avare, a bientôt soixante ans
&, depuis qu'il est au monde, n'a
encore rien donné.



Le Duc de M.... jouit ici de
la plus grande réputation, il peut

FILLES PUBLIQUES.

DÈS que la nuit commence,
douze à quinze cents Catins s'em-
parent des rues de Madrid.

Teint brun, joli pied, cheveux
noirs, grands yeux, petite bou-
che, bien coupée, bien bordée,
bien rose, vous séduit, vous suc-
combez, vous montez & descen-
dez, dit-on, malade.

Rien ne surpasse, à ce qu'on
assure, la séduction des courtisan-
nes espagnoles : quel dommage
que ces femmes soient si suspec-
tes & qu'elles vous tuent souvent
en voulant vous faire plaisir!

C H A N O I N E S.

L' A N G E L U S.

SI le bonheur de la vie consiste à être oisif & riche ; les Chanoines de Madrid sont les hommes les plus fortunés de la terre. Il est vrai qu'ils doivent se rendre au chœur à quatre heures du matin, mais tous les jours, ils ont soin de faire retarder l'horloge & quand quatre heures sonnent, il en est sept.

Jamais ni la race de Moïse, ni les enfans d'Abraham, ne marquerent leur sabbat, par une immobilité si totale, que celle qui glace les Es-

pagnols auffi-tôt que l'Angelus sonne. L'Angelus sonne le matin à cinq heures & le soir à six : alors personne ne bouge , tout le monde se tait , tout le monde prie & fait sa cour à la Vierge.

